

chapitre 3

Le mythe, récit sacré

L'expérience du sacré, surtout à partir du moment où elle est vécue au sein d'un groupe, ne demeure jamais purement émotionnelle, intérieure, silencieuse et privée. Les humains étant, comme on l'a déjà signalé, d'interminables bavards, ils n'ont apparemment jamais su résister (à part peut-être les mystiques¹) à la tentation de dire, de raconter et, donc, de transmettre leur expérience du sacré. Ces mots, au regard de l'altérité radicale du sacré, demeurent toujours inadéquats. Mais la capacité symbolique du langage, comme on vient de le voir, permet au moins d'admettre qu'une telle entreprise — «parler» du sacré — puisse ne pas être totalement absurde. À la condition, bien sûr, d'en garder à l'esprit les indépassables limites.

Ainsi donc, l'expérience du sacré finit par se traduire en discours (plus ou moins élaborés), en visions du monde (plus ou moins systématiques). Au sens de l'anthropologie religieuse, elle engendre des *mythes*.

1. Et encore : de Jakob Boehme à Thérèse d'Avila et de Rûmi à Ramakrishna, les mystiques ont quand même souvent pas mal parlé, et beaucoup écrit!

Reconnaissons-le toutefois d'emblée : l'usage de ce terme est quelque peu périlleux, celui-ci ayant presque toujours une connotation péjorative dans le langage courant². «Ah ça, c'est un mythe!» ne signifie en effet généralement rien d'autre que «c'est faux», «ce n'est pas vrai», souvent même en suggérant l'idée de tromper, d'induire en erreur, par exemple, lorsqu'on dénonce le «mythe» de la supériorité de la race blanche par rapport aux autres groupes humains. Cette connotation péjorative du mythe est d'ailleurs loin d'être récente dans notre culture. Elle remonte à vrai dire aux premiers balbutiements de la philosophie grecque, il y a plus de deux mille cinq cents ans, c'est-à-dire à l'époque où les «mythes» commencèrent précisément à être débusqués, contestés et battus en brèche par les avancées du *logos*, de la pensée rationnelle³.

Dès lors, en effet, qu'ils commencèrent à exploiter systématiquement cette formidable «machine» qu'est la raison, les Grecs devinrent de plus en plus sceptiques, de plus en plus critiques et méfiants, de plus en plus incrédules à l'égard de tous ces mythes racontant les histoires plus ou moins biscornues et contradictoires de dieux, de déesses et de héros du passé — lesquelles n'étaient même pas, au surplus, toujours très édifiantes !

2. Étrangement, l'adjectif «mythique» a déjà, pour sa part, un sens moins uniquement négatif. Il évoque souvent, par exemple, quelque chose d'inoubliable, de marquant, d'extraordinaire, notamment lorsqu'il sert à désigner certains « héros », certaines figures « légendaires » ayant laissé des traces tenaces dans la mémoire collective, à l'instar des James Dean et des Marlene Dietrich, des Louis Riel ou des Maurice Richard...

3. Voir notamment, sur cette question, l'introduction de Guy Gibeau à *Religiologiques*, n° 10 («Actualité du mythe»), automne 1994, p. 7-26. Voir également Louis-André Dorion, *Entretiens avec Luc Brisson. Rendre raison au mythe*, Montréal, Liber, 1999. Luc Brisson est l'un des grands spécialistes contemporains du mythe.

Ainsi en vinrent-ils à considérer ces innombrables légendes comme des superstitions d'un autre âge, au mieux comme de «belles histoires» destinées à agrémenter l'existence, les longues soirées d'hiver, deux millénaires et demi avant l'invention des téléromans.

On en vint aussi, souvent, à réinterpréter ces mythes de manière essentiellement symbolique : les dieux devenaient ainsi, par exemple, les symboles de tendances psychiques que chacun porte plus ou moins en soi. Arès, dieu de la guerre, devenait une façon de désigner l'agressivité et la combativité; Aphrodite personnifiait nos potentialités séductrices ou amoureuses, et ainsi de suite⁴.

Mais, en tout état de cause, il n'était plus question de chercher dans ces récits épiques ou poétiques la source d'une authentique connaissance de la *vérité* du monde — et sur le monde. Cela devenait en revanche la tâche enivrante, la quête sans limites du *logos*, de la raison humaine. C'est bien sûr dans cette mouvance qu'est née, à travers les siècles, la grande tradition rationnelle de la science, jusqu'à son triomphe dans la modernité occidentale. Si jadis le tonnerre était perçu, à travers le mythe, comme la voix courroucée des dieux, la raison et la science nous apprenaient à y voir le plus prosaïque résultat de masses d'air se heurtant dans la haute atmosphère. De même, le vieux mythe biblique de la création du monde en six jours volait en éclats, supplanté par une série de théories scientifiques, de l'évolution darwinienne à celle du Big Bang.

4. Une telle réinterprétation des mythes est généralement connue sous le terme d'évhémérisme, du nom du philosophe Evhemeros (quatrième-troisième siècle avant Jésus-Christ) qui fut l'un des premiers à proposer une révision rationnelle systématique de la mythologie grecque. Des auteurs contemporains ont proposé des réinterprétations assez semblables. Voir notamment Ginette Paris, *Le réveil des dieux*, Boucherville, de Mortagne, 1981.

Il y a cependant une chose assez capitale à laquelle les sciences de la religion nous ont rendus plus sensibles. Certes, dans la mesure où les mythes, anciens ou traditionnels, étaient, à leur manière, des tentatives d'une compréhension du monde et des phénomènes qui s'y déroulent, ils ont effectivement perdu toute leur crédibilité. Telle n'était toutefois pas la seule — ni même, à vrai dire, la principale — fonction des mythes à qui les humains ont aussi confié la tâche d'exprimer leur expérience dans le monde et, plus particulièrement, leur expérience du sacré⁵. Or cette dimension des mythes est souvent loin d'être devenue obsolète et d'avoir perdu sa raison d'être. Plus encore: elle est loin d'avoir été supplantée ou relayée par le projet rationnel de la science, tout entier orienté vers l'*explication* des phénomènes et non vers la *compréhension* du sens que l'être humain y trouve. La science peut bien «expliquer» la mort tragique d'un individu par le fait qu'une balle de revolver lui ait perforé la cage thoracique en provoquant une hémorragie interne fatale. Elle ne saurait évidemment en rien donner à ses proches endeuillés le sens de ce tragique événement. La science, pourrait-on dire, relève en somme du «comment» des choses, non de leur «pourquoi».

Ainsi donc, et par exemple, lorsque la Bible proclame que Dieu crée le monde, une telle affirmation n'a pas à être «en concurrence» avec les théories de Darwin ou celles de l'astrophysique contemporaine (comme le soutiennent encore certains milieux ultra fondamentalistes, notamment aux États-Unis, où certains États vont jusqu'à interdire l'enseignement des théories de ce genre, au nom de leurs conceptions du créationnisme biblique). Elle témoigne en revanche d'une conviction profondément ancrée dans l'expérience religieuse du peuple d'Israël, et

5. Voir notamment, sur ce sujet, les nombreux travaux du mythologue américain Joseph Campbell, dont *Puissance des mythes*, en collaboration avec Bill Moyers, Paris, J'ai lu, 1991 [1988].

d'une conviction que les théories scientifiques, en raison même du type de projet qui est le leur, sont aussi incapables d'offrir que de contester: que le monde n'est pas le fruit de la nécessité ou du hasard, mais bien de la décision aimante d'un Dieu bon, qui a créé l'être humain à son image et à sa ressemblance, et en a fait le gardien de sa création.

Lorsque, par ailleurs, les vieux récits mythiques de l'Inde soutiennent pour leur part que Shiva a créé le monde *en le dansant*, ils ne se situent pas eux non plus sur le terrain de la science mais affirment quelque chose de capital sur l'unité et l'harmonie fondamentales du cosmos. Lorsque de nombreuses légendes amérindiennes font émerger l'humanité des entrailles de la terre, elles n'affirment au fond rien d'autre qu'une conviction dont les cultures autochtones demeurent encore largement imprégnées: que la Terre est notre mère, que nous lui devons la vie et qu'il nous incombe dès lors, à ce titre, d'en prendre un soin filial. Il est d'ailleurs significatif que d'importants courants de l'écologie contemporaine, sans renier pour autant les acquis de la rationalité scientifique qui fondent leur action, aient néanmoins redécouvert la fécondité — la «vérité», tout compte fait — d'un tel mythe, en vue d'orienter de manière plus humaine le projet de la science et les avancées de la technologie.

Lorsqu'il raconte la naissance de Jésus dans une obscure étable de Bethléem, et quoi qu'il en soit de l'historicité même de ce récit, le Nouveau Testament ne fait pas d'abord œuvre d'histoire ou de journalisme d'enquête et ne préfigure d'aucune manière les investigations de Mulder et Scully dans *X Files*... Il dit simplement, avec des mots extrêmement simples, le cœur de la foi chrétienne pour qui Dieu a aimé à ce point l'humanité qu'il s'est lui-même incarné dans l'un de ses plus humbles représentants. Et lorsque l'évangéliste Matthieu (2, 2), dans sa propre version du récit, ajoute ce détail particulier que ne retiennent pas les trois autres évangiles — l'astre mystérieux apparu en Orient pour guider les Mages jusqu'à la crèche —, il n'est pas du tout certain

que l'explication soit d'abord à chercher sur le terrain scientifique du cycle des comètes, non plus d'ailleurs que dans les «Filières X» du FBI. Matthieu s'adressait en fait à des auditoires pour qui il allait de soi que la naissance des grands personnages — Jules César, par exemple — soit annoncée par quelque prodige dans le ciel. C'était donc la moindre des choses qu'un phénomène un peu conséquent se produise dans son propre récit de la naissance de celui qui, pour lui, allait devenir le sauveur des hommes...

Tous ces grands mythes ont traversé les siècles sans que s'épuise la vérité dont ils étaient porteurs, du moins aux yeux d'un nombre considérable d'hommes et de femmes pour qui ils exprimaient — et continuent d'exprimer — le sens profond du monde, de son origine et du destin de l'humanité qui l'habite.

L'origine et la fin

À cet égard, on peut dire que tous les mythes, des plus grandioses aux plus humbles, sont d'abord et avant tout des récits qui racontent une expérience du sacré et, de ce fait, procurent un sens, une raison de vivre. De manière plus précise encore, on peut ajouter que tout mythe est, de quelque manière, un récit des *origines*, racontant comment le monde — ou telle réalité particulière — est apparu. Il suffit d'ailleurs d'écouter deux amoureux raconter comment ils se sont rencontrés puis épris l'un de l'autre pour saisir cette logique très particulière du mythe. Il est bien possible qu'au fil du temps certains «détails» de l'histoire s'embellissent ou s'estompent, et que ce récit, dès lors, ne corresponde pas parfaitement à la «pure vérité» de l'histoire. Était-ce bien un mardi? Faisait-il vraiment si beau que ça? Le ciel était-il réellement, ce jour-là, aussi bleu que ses yeux? Mais, bien entendu, la *vérité* du récit mythique se situe à un autre niveau. Elle vise le cœur d'une expérience fondatrice qui a bousculé la vie de deux êtres en leur donnant à tous les deux de nouvelles raisons de vivre — dont le récit continue de témoigner longtemps après l'événement qui lui

a donné naissance, et bien au-delà des détails historiques qu'un observateur extérieur aurait pu en noter.

En outre, tout se passe d'ailleurs comme si cet événement fondateur avait eu lieu dans un *temps différent*, d'une autre substance que celui dans lequel s'écoule la vie : un temps proprement mythique, sans rapport avec le temps banal des horloges et des calendriers, comme l'exprime d'ailleurs le début de tant de légendes et de mythes: «En ce temps-là...» «Au commencement...» «Ce jour-là...» «Il était une fois...»

Situés ainsi dans un temps primordial, à l'origine absolue des choses — ou tout au moins de « quelque chose » —, les mythes y font le plus souvent intervenir des *acteurs hors du commun*, qui posent des gestes également hors de l'ordinaire d'où surgit une réalité nouvelle et inédite. Il peut à cet égard s'agir de dieux qui créent le monde (comme le Dieu biblique) ou qui lui donnent la forme d'un véritable *cosmos* (comme le démiurge du *Timée* de Platon). Il peut de même s'agir de demi-dieux ou de héros qui, à leur manière, posent eux aussi des gestes déterminants pour la suite de l'humanité : Prométhée, par exemple, qui dérobe le feu aux dieux afin d'améliorer le sort des humains; ou encore ce Trickster, de bien des mythologies amérindiennes qui, à mi-chemin entre le divin et l'animal, s'empêtre dans une série d'aventures, de gaffes et de mauvais coups dont vont tout de même finir par naître toutes sortes de plantes bénéfiques et utiles au bien-être des hommes⁶.

Et il peut bien sûr s'agir aussi d'êtres humains singuliers et «plus grands que nature» qui, par exemple, à l'instar de Moïse, du Bouddha, de Jésus, de Mahomet ou d'autres grands leaders religieux de l'histoire, ouvrent à celle-ci de nouvelles voies de

6. Sur ce personnage mythique fascinant, voir en particulier Paul Radin, *The Trickster: A Study in American Indian Mythology*, New York, Schocken Books, 1972 [1956], tr. fr. *Le fripon divin*, Genève, Georg, 1984.

salut ; et qui, de ce fait, finiront d'ailleurs souvent par être eux- mêmes plus ou moins divinisés après leur mort.

Ces origines que racontent les mythes, ce sont bien celles de réalités dont nous vivons encore aujourd'hui — dans la mesure où nous continuons d'y adhérer. Les mythes, donnant un sens à l'existence, indiquent également une *direction à l'action*, une sorte de *modèle*. C'est ainsi le sens du «faites ceci en mémoire de moi» de Jésus, adressé à ses disciples à la dernière Cène. Et si l'humanité a un jour émergé de la Terre-Mère, il importe évidemment que nous continuions aujourd'hui à la respecter et à la vénérer comme telle. Si le monde est *un*, au-delà de l'illusion de ses manifestations, il convient de chercher sans relâche le chemin de cette unité égarée dans l'encombrement des «êtres». Si Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, c'est lui faire injure que de ne pas l'apercevoir dans le visage de ceux que l'on côtoie tous les jours. Si Jésus lui-même a lavé, la veille de sa mort, les pieds de ses disciples, c'était bien sûr dans l'espoir que ceux-ci agissent dans cet esprit, à sa suite: «Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné...» (Jean 13, 14-15).

La suite de l'histoire, certes, et en particulier le temps présent, dans lequel nous vivons nous-mêmes, est souvent présentée, dans les récits mythiques, comme s'étant peu à peu éloignée de cette espèce d'«âge d'or» primordial — où, par exemple, les humains vivaient encore très près des dieux. Un tel éloignement peut tenir à diverses causes: une «chute» ou une désobéissance quelconque, quelque chose qui s'est pour ainsi dire détraqué dans le monde. On songe au « péché originel » d'Adam et Ève, dans la Genèse, ou au fait que les «âmes», dans nombre de traditions religieuses, aient été punies pour quelque raison et emprisonnées dans des corps de chair. Mais cela peut aussi tenir à une simple usure inévitable des choses qui s'éloignent peu à peu de leur source. Nous serions ainsi, selon la pensée de l'Inde, dans le

dernier des quatre âges du monde, l'âge de fer — ou des conflits. Dans une pensée cyclique comme celle de l'Inde, une telle époque est donc à la fois la plus éloignée de sa source et la plus rapprochée d'un nouveau recommencement du monde⁷.

Mais, quand on y pense, on pourrait également mentionner, beaucoup plus près de nous, le nostalgique «bon vieux temps» dont bien des aînés ont parfois tendance à rebattre les oreilles des plus jeunes. Ou encore, tout aussi significativement, l'engouement de tant de ces jeunes, aujourd'hui, pour la musique d'une époque où ils n'étaient même pas encore nés, «du temps» de Pink Floyd ou des Beatles, de Led Zeppelin ou d'Harmonium. Merveilleux âge d'or...

Il importe dès lors assez vitalemment, dans l'esprit du mythe, de pouvoir de quelque manière retrouver l'idéal de ce temps mythique — magique — des origines. Selon Mircea Eliade, on peut dire en ce sens que tout mythe est à la fois *archéologique*, dans la mesure où il vise un *archè*, c'est-à-dire un commencement fondateur et modèle des choses, et *eschatologique*, en ce qu'il vise et poursuit aussi l'*eschaton*, c'est-à-dire une certaine *fin* des choses. Cette fin peut, selon le cas, être située au terme d'une histoire linéaire, comme dans le mythe judéo-chrétien, ou dans sa reprise laïcisée à travers le «grand soir» du mythe communiste. Mais elle peut aussi s'inscrire dans la vision cyclique d'un «éternel retour», comme dans la pensée traditionnelle de l'Inde. La «fin» devient alors l'origine d'un nouveau commencement, l'amorce d'un nouveau cycle.

Entre-temps, on s'y arrêtera bientôt, cette «fin» peut être pour ainsi dire entrevue et anticipée à travers les *rites*.

7. Dans le cas du mythe hindou, cela a notamment pour conséquence, tout au moins pour certains courants de la pensée indienne, que les anciennes «voies de salut», valables aux premiers âges du monde, ont perdu leur efficacité dans le nôtre, donnant lieu à de nouvelles formes religieuses et à de nouvelles quêtes spirituelles.

Au-delà des exemples traditionnels qui ont été évoqués jusqu'à présent, il importe de voir que le mythe est loin d'être disparu de nos existences avec l'avènement de la modernité et les avancées de la science. Sous sa forme essentielle de récit sacré et pour-voyeur de sens, il continue d'imprégner nos cultures et de saturer nos existences⁸. Songeons à cet égard au *mythe américain*, lui-même étroitement lié à celui de la conquête de l'Ouest et, plus tard, à celle de l'espace, et dont vit encore largement — pour le meilleur comme pour le pire — la culture des États-Unis. Si, par exemple, le droit de porter des armes à feu y est défendu avec tant d'acharnement par tant d'individus et de groupes de pression, c'est vraisemblablement en bonne partie⁹ parce que ce «droit» est intimement lié à l'épopée pionnière du peuple américain, au temps — mythique — où il «ouvrait» et conquérait, colt à la ceinture ou winchester en bandoulière, l'immensité sauvage d'un nouveau continent¹⁰. Mais on pourrait tout aussi bien penser, dans le même ordre d'idées, aux mythes fondateurs

8. Notamment à travers la littérature qui demeure, à notre époque, une prodigieuse source de fécondité mythique. Voir, à ce sujet, Metka Zupancic, *Mythes dans la littérature contemporaine d'expression française*, Ottawa, Le Nordir, 1994.

9. Une telle lecture, rappelons-le, n'exclut évidemment pas la pertinence d'autres facteurs. Il ne s'agit pas de tout ramener à des explications de type mythique ou religieux, mais plutôt de voir dans quelle mesure ces catégories peuvent apporter un éclairage supplémentaire à la compréhension des choses.

10. Comme le faisait remarquer avec beaucoup d'à-propos un collègue, ce n'est pas non plus un hasard que le nom d'*Enterprise* ait été tour à tour porté par un navire célèbre de la guerre de Sécession puis par un non moins célèbre cuirassé de la deuxième guerre mondiale, avant qu'on en baptise la navette spatiale de *Star Trek*. Il y a là, pourrait-on dire, un «filon mythique» assez intéressant dans l'imaginaire américain.

d'un pays comme le nôtre — Québec ou Canada français, comme on préférera, chacun conservant après tout une certaine liberté pour choisir ses propres mythes! On connaît sans doute, à cet égard, le rôle singulier que joua, au dix-neuvième siècle, l'historien François-Xavier Garneau qui, en réaction aux cavalières déclarations du gouverneur Durham (qui disait des Canadiens français qu'ils étaient «un peuple sans histoire et sans littérature...»), entreprit justement la rédaction d'une imposante histoire du Canada français.

Un tel projet s'est assurément voulu «historique» au sens où il a tenté de mettre en lumière une série de «faits» et non de verser dans la pure fiction. Il n'a pas moins largement contribué à la création d'un véritable *mythe d'origine* du peuple canadien- français — et plus tard québécois —, repris, diffusé, amplifié et poursuivi par des générations¹¹, et dont nous vivons encore aujourd'hui bien qu'il se soit complexifié et même assez profondément transformé dans le sillage de la Révolution tranquille¹². On en retrouvait d'ailleurs des traces assez remarquables, beaucoup plus près de nous, dans la «déclaration solennelle» qui accompagnait le projet de référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec¹³. Il n'est sans doute pas inutile d'en citer ici quelques extraits particulièrement révélateurs. «Il est enfin venu

11. Notamment à travers les manuels d'histoire en usage dans le système scolaire, comme à travers la pensée de certains intellectuels, dont le controversé chanoine Lionel Groulx.

12. Voir, sur ce thème, Louis Rousseau, «Récit mythique des origines québécoises », *Sciences religieuses/Studies in Religion*, vol. 3, n° 2, 1973, et « La place du facteur religieux dans la naissance et le développement de l'image identitaire au Québec, 1840-1980», dans Claude Sorbets (dir.), *Préférences politiques et références culturelles au Canada*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1999.

13. Rédigée par une équipe d'écrivains et d'intellectuels, cette déclaration fut lue en public au Grand Théâtre de Québec par le poète-chansonnier Gilles Vigneault et la romancière Marie Laberge.

le temps de récolter ce que semaient pour nous quatre cents ans de femmes et d'hommes de courage, enracinés au sol et dedans retournés. Voici que naît pour nous, ancêtres de demain, le temps de préparer pour notre descendance des moissons dignes des travaux du passé. Que nos travaux leur ressemblent et nous rassemblent enfin. À l'aube du dix-septième siècle, les pionniers de ce qui allait devenir une nation, puis un peuple, se sont implantés en terre québécoise. Venus d'une grande civilisation [...], ils ont tissé des solidarités nouvelles et maintenu l'héritage français. La Conquête de 1760 n'a pas brisé la ténacité de leurs descendants à demeurer fidèles à un destin original en Amérique [...]. Ni les tentatives d'assimilation, ni l'Acte d'union de 1840 ne sont parvenus à mater leur endurance [...]. Parce que depuis quatre cents ans, nous avons défriché, labouré, arpenté, creusé, pêché, construit, recommencé, discuté, protégé et aimé cette terre que le Saint-Laurent traverse et abreuve; [...] parce que nous y avons créé une manière de vivre, de croire et de travailler originale; [...] parce que l'héritage des luttes et du courage passés nous incombe et doit aboutir à la prise en charge irrévocable de notre destin [...]. Nous, peuple du Québec, déclarons que nous sommes libres de choisir notre avenir.»

On retrouve significativement dans ce texte — au ton à la fois épique et poétique — les principaux « ingrédients » caractéristiques du mythe: un *récit*, tout d'abord, qui retrace la longue marche du peuple québécois depuis «l'aube du dix-septième siècle». Ce récit rappelle la *qualité* exceptionnelle (hors du commun) des hommes et des femmes («de courage», «venus d'une grande civilisation») qui ont *accompli quelque chose d'extraordinaire* en défrichant et en bâtissant ce pays malgré la difficulté de la tâche («et dedans retournés»), qui ne se sont pas laissés arrêter par de redoutables obstacles («la Conquête de 1760» et ses suites), qui y ont fait émerger une *réalité nouvelle* («destin original en Amérique», «manière de vivre originale»). Celle-ci doit *nous inspirer* encore aujourd'hui («que nos travaux leur ressemblent», «préparer pour

notre descendance»), nous qui sommes maintenant invités à poursuivre cette tâche jusqu'à l'aboutissement d'un destin «semé» au commencement («il est enfin venu le temps de récolter»)...

Ces mythes, pour être plus récents et plus près de nous, n'en offrent pas moins que les plus traditionnels et les plus anciens la caractéristique d'être partagés par de larges secteurs de la population et de se déployer d'une manière à la fois très ample, et pour ainsi dire assez solennelle. Toutefois, dans le monde culturelle- ment diversifié — pour ne pas dire éclaté — qu'est devenu le nôtre, le mythe tend souvent à revêtir des formes plus modestes et moins élaborées, dont la portée, en outre, concerne un nombre beaucoup plus réduit de personnes. Tant et si bien que l'on pourrait sans doute parler d'une profusion actuelle de «micromythes» — un peu comme on le dit aujourd'hui des microprocesseurs ou des microbrasseries. À la limite, on peut même se demander si l'individualisme exacerbé qui semble caractériser notre culture, tout au moins dans bon nombre de ses manifestations, ne nous conduit pas à repérer dans bien des cas des mythes essentiellement individuels et personnels. On y reviendra de manière plus approfondie en abordant, plus loin, le thème de la postmodernité et de ses impacts sur le vécu religieux contemporain.

Un récit chaud

Il reste à tirer une dernière conséquence des pages qui précèdent, aussi importante au plan de la pratique qu'à celui de la théorie. Si le mythe est bien, comme on l'a suggéré ici, un récit sacré et pourvoyeur de sens, il n'a évidemment rien d'un froid compte rendu journalistique qui nous laisse le plus souvent distraits ou indifférents. Le mythe est plutôt un récit *chaud*, pour parler comme Marshall McLuhan¹⁴, vital pour ceux et celles qui y

14. Encore que l'évolution des technologies numériques tende vraisemblablement à estomper la distinction que le célèbre spécialiste

adhèrent. Il s'ensuit qu'on ne saurait impunément jouer n'importe comment avec les mythes de nos congénères.

Mais entendons-nous bien: on a évidemment le «droit» de le faire — et on voit mal en tout cas ce qui, dans une culture comme la nôtre, censément fondée sur la liberté de croire ou de ne pas croire, pourrait empêcher qui que ce soit de critiquer et de combattre des mythes au nom d'une autre conception de la «vérité»¹⁵. La question soulevée ici est d'un autre ordre. Elle vise simplement à souligner que le fait de remettre en cause, de contester ou de combattre un mythe risque toujours de susciter beaucoup de résistances viscérales et d'animosité — de la même manière que le fait de traiter n'importe comment des symboles sacrés. Il arrive d'ailleurs que des mythes, à travers une telle confrontation, puissent mourir, être tués. On raconte à cet égard que les mythes de certaines cultures sud-amérindiennes, avant l'arrivée des Blancs, prédisaient qu'un jour arriveraient de la mer des dieux étincelants à la peau claire, apportant richesse et prospérité dans le ventre de leurs imposants vaisseaux. On sait que le scénario de la conquête espagnole et portugaise de l'Amérique du Sud se déroula de manière plutôt différente. Les « dieux au visage pâle et aux armures brillant sous le soleil » se mirent à «cracher le feu» sur les Indiens, à réduire ceux-ci en esclavage, à leur transmettre un tas de maladies contagieuses et mortelles.

On a peine à imaginer le choc, l'ébranlement d'une culture qui se sent ainsi trahie, abandonnée par ses propres mythes.

proposait, dans les années soixante, entre médias «chauds» (le cinéma, notamment) et médias «froids» (comme la télévision).

15. Comme le font par exemple systématiquement certains groupes, au nom de la raison, dont celui connu chez nous sous le nom de Sceptiques du Québec. Ce qui, notons-le, n'empêche pas de penser que la démarche de tels groupes puisse elle-même reposer sur des bases essentiellement *mythiques*, au sens où on l'entend ici. La raison et la science, on l'a vu, sont parfaitement capables d'engendrer, elles aussi, leur propre mythologie...

Plusieurs en vinrent même à se laisser littéralement mourir, ayant perdu le sens de leur existence, devenus orphelins de leurs raisons de vivre.

Le mythe — comme la nature — semblant cependant avoir horreur du vide, la plupart des cultures précolombiennes finirent, de gré ou de force, par adhérer au mythe des Blancs et de leurs missionnaires, quoique plusieurs n'en continuèrent pas moins de vénérer (secrètement) leurs anciens dieux en leur superposant par exemple les personnages — Dieu, la Vierge, les saints — du mythe chrétien¹⁶.

Un mythe, avec le temps, finit souvent, de fait, par en déloger un autre, ou tout au moins par en transformer assez profondément le contenu et le sens. C'est d'ailleurs, quand on y pense, ce qui s'est produit dans de larges secteurs de l'Occident contemporain au cours des derniers siècles et davantage encore, sans doute, au cours des récentes décennies. Il n'est toutefois pas exclu que des groupes ou des individus puissent, à un certain moment, se retrouver en quelque sorte démunis de toute référence mythique signifiante, livrés à une expérience du sacré en quelque sorte redevenue «sauvage» — à laquelle on reviendra en tentant de mieux en identifier les conséquences. On prendra tout de même, pour l'heure, le temps de voir de quelle manière «s'activent» pour ainsi dire les mythes à travers lesquels les humains racontent leur expérience du sacré.

16. On retrouve un semblable phénomène de *syncrétisme*, c'est-à-dire de fusion d'éléments religieux d'origine différente, dans de nombreuses autres cultures, et notamment chez les descendants des anciens esclaves noirs du Brésil ou des Caraïbes qui amalgamèrent plus ou moins leurs anciennes croyances à la religion dominante des Blancs. Voir sur ce thème *Religiologiques*, n° 8 («Le métissage des dieux»), printemps 1993, qui propose des études sur le Brésil (Roberto Motta), le Maghreb (Leïla Babès), l'Amérique centrale contemporaine (Jean-Jacques Dubois), l'Afrique (André Mary) et l'Occident (Anne Morelli).